
L'apport de la numismatique toulouise

Gérard GIULIATO et François RENARD

La confrontation des sources écrites et des sources matérielles permet de comprendre l'évolution du monnayage toulousin, qui constitue un bon reflet des profondes transformations politiques, économiques et, dans une moindre mesure, des perfectionnements techniques qui s'enchaînèrent entre le milieu du 9^e siècle et le milieu du 14^e siècle dans l'espace lorrain.

Naissance et affirmation du monnayage toulousin (870-1160)

Durant ces trois siècles, le royaume de Lothaire II (mort en 869) fut d'abord disputé entre les rois de Francie occidentale et de Germanie, de 870 à 923, avant d'entrer durablement dans le royaume de Germanie en 925. Fidèle à la pratique carolingienne où le monnayage était un monopole régalien, Charles le Chauve (870-877), puis Arnoul de Carinthie (887-899), frappèrent des monnaies à leur nom dans l'atelier de Toul.

La situation changea à partir de Louis l'Enfant (900-911) qui concéda le droit de monnayage à l'évêque Ludelme (895-906). Le souverain répondait ainsi aux besoins économiques locaux dans le contexte de difficultés provoquées par les invasions normandes puis hongroises, mais il conservait une partie des bénéfices de l'atelier dont il n'avait plus à assumer les charges. Il autorisait également le prélat à ouvrir des marchés et à percevoir les taxes ou tonlieux sur les échanges. En s'appuyant sur l'épiscopat, il cherchait à limiter l'influence du duc et des grandes familles aristocratiques. Les monnaies émises restaient au type des deniers royaux puis impériaux (comme le montrent les deniers de Louis l'Enfant), tradition qui se maintint jusqu'au milieu du 11^e siècle.

Avec l'épiscopat d'Udon (1051-1069) et celui de son successeur Pibon (1069-1107), toute référence royale disparut des monnaies au profit de références locales : la légende TVLLVM, le nom du prélat, le temple déformé, la croix (comme le montrent les deniers de

Pibon). Seul Ricquin (1107-1124) émit un denier rappelant par la lettre H le nom de l'empereur Henri V (1120-1125). Le monnayage offre ainsi un reflet des conséquences de la Querelle des Investitures qui déchira la région entre 1070 et 1122.

Caractéristiques matérielles

Les monnayeurs utilisaient des flans très minces de sorte qu'il est fréquent que l'image de l'avers ou du revers soit en partie portée en négatif sur l'autre côté de la pièce. De façon générale, l'usure du coin fixe (pile) est bien moindre que celle du coin mobile (trousseau).

Caractéristiques techniques

L'atelier n'émettait que des deniers et des demi-deniers ou oboles. Au début de la période, c'est-à-dire sous Charles le Chauve, le denier avait un poids d'environ 1,5 g et un diamètre de 2 cm. L'obole pesait 0,75 g et mesurait 1,5 cm. À la fin de la période, sous Brunon (1026-1051), le denier ne pesait plus que 1,1 g en moyenne et l'obole 0,55 g. Les diamètres fluctuaient entre 1,9 et 2,4 cm et la plus faible épaisseur des flans entraînait une fréquente répercussion des reliefs d'une face sur l'autre. L'argent était le seul métal utilisé et provenait de mines vosgiennes ou germaniques et de la refonte d'espèces plus anciennes n'ayant plus cours. Le métal était de bon aloi, mais seules des analyses physico-chimiques permettraient de préciser les provenances exactes. Sous les évêques d'Udon (1051-1069) et de Pibon (1069-1107), la rareté du métal argent conduisit l'évêque et ses officiers à contraindre les marchands et les changeurs à leur céder à moindre valeur que la valeur intrinsèque de la monnaie les espèces d'autres princes contemporains pour les refondre et refrapper aussitôt des monnaies au type de l'évêque de Toul.

Caractéristiques épigraphiques

Toutes les légendes étaient écrites en caractères romains. Circulaires, elles étaient généralement

encadrées par deux grènetis et mentionnaient le nom du roi ou de l'empereur à l'avvers jusqu'en 994-996, tandis qu'au revers figurait le nom de l'évêque.

Caractéristiques iconographiques

Le monnayage carolingien se caractérisait par la présence du monogramme carolin sur l'avvers et de la croix sur le revers. À partir de ce modèle initial, une série d'évolutions peut être constatée.

Sous le règne de **Louis l'Enfant** (900-911) apparut un nouveau type portant une croix pattée souvent cantonnée de quatre besants et en légende le nom du souverain, à l'avvers. Au revers était gravé le nom de la cité en grandes lettres traversant le champ TVLLO. Le O final était généralement de plus petite dimension et se trouvait posé sur la petite barre verticale du second L.

Durant les évêchés de **Gauzelin** (922-962) et de **Gérard** (963-994), les monnaies présentaient de fréquentes immobilisations au nom d'Otton II et légendes rétrogrades, y compris pour le nom de TVLLO.

Cette période vit aussi l'apparition d'un autre type monétaire où le buste du monarque figurait sur l'avvers et la croix pattée sur le revers.

Étienne de Lunéville (994-996) fut le premier évêque à faire figurer explicitement son nom sur l'avvers. Son successeur Berthold conserva ce type (comme le montrent les deniers de Berthold et Otton III). Il est frappant de constater que le graphisme des deniers de Berthold en association avec l'empereur Henri II est strictement identique à celui des deniers de son contemporain sur le siège de Verdun, Heimon (990-1024). Ceci tend à prouver que les graveurs monétaires pouvaient être itinérants et cherchaient du travail auprès de différents employeurs.

Hermann (1019-1026) innova en faisant apparaître dans le champ de l'avvers un temple en forme de ruche d'abeilles (comme le montrent les deniers de Hermann). Ce type perdura pendant un siècle jusqu'à l'évêché de Ricquin (1107-1126). Ce motif fut repris sans modification par le duc Gérard I^{er} (1048-1070) en tant qu'avoué de Remiremont. On le retrouve encore sur des deniers inédits de la

collégiale de Saint-Dié vers 1060. Le duc Simon I^{er} (1115-1139) le reprit également à son compte.

Sous **Brunon** (1026-1051) apparurent des deniers sur l'avvers desquels figurait le profil de l'empereur à droite ou à gauche en remplacement de la croix et avec la légende correspondante. Au revers, on observait une église de face, à trois portails et deux grandes tours, tandis que la légende énumérait les titres épiscopaux de Brunon (comme le montrent les deniers de Brunon et Conrad).

Le rayonnement de la monnaie touloise

L'aire de diffusion

Dans les trouvailles recensées aux 19^e et 20^e siècles en haute Lotharingie, la monnaie touloise occupe rarement la première place. Cette place est tenue par la monnaie messine jusqu'à la fin de l'évêché d'Étienne de Bar (1120-1163). Toutefois, dans trois dépôts trouvés à moins de 30 km de Toul, les deux tiers des monnaies étaient des émissions de Brunon (1026-1052) et de Pibon (1069-1107).

Cela souligne que la monnaie touloise était fortement utilisée dans un cercle proche de la ville. Le dernier tiers correspondait à des monnaies des évêques de Metz Adalbéron III (1047-1072), Adalbéron IV (1103-1115) et de l'évêque de Verdun Thierry le Grand (1047-1089). On y trouvait aussi cinq grands deniers de Remiremont, datables de la seconde moitié du 11^e siècle, ainsi que des deniers du duc Gérard I^{er} comme avoué de l'abbaye.

Dans la seconde moitié du 12^e siècle, la monnaie ducale connut une nette progression, mais ne triompha que sous le règne de Ferri III (1251-1303).

Si l'on s'écarte de plus de 50 km de l'évêché, les découvertes monétaires contenant des espèces tuloises se font rares. Nous connaissons la trouvaille faite à Thionville, qui renfermait le premier denier connu d'Étienne de Lunéville, et celle de Reims avec des pièces d'Udon et de Pibon.

En revanche, depuis 1950, est apparu un abondant matériel numismatique. Les fouilles, plus nombreuses, mettent au jour certaines monnaies tuloises tandis que d'autres venant

de collections publiques ou privées font l'objet d'inventaires et de publications. Une autre partie provient de Scandinavie et plus récemment des Pays baltes. C'est ainsi que des deniers jusqu'alors inconnus ou d'une extrême rareté d'Étienne à Pibon sont apparus au cours de ces dix dernières années, malheureusement sans contexte historique et archéologique, ce qui en limite l'exploitation scientifique. La présence de numéraire lorrain en Europe centrale et orientale traduit l'existence de courants commerciaux dans lesquels le sel occupait une place importante, mais aussi les pièces pour leur métal.

Comparaison avec les autres monnaies lorraines

Les monnaies tuloises des 9^e-12^e siècle peuvent être comparées à celles de Metz, de Verdun, et à celles des abbayes comme Remiremont, Saint-Dié et Moyenmoutier. Les pièces de Gauzelin (922-962) et de Gérard (963-994) présentaient un caractère fruste par rapport à celles de l'évêque de Metz Thierry le Grand (965-984). La qualité tuloise s'améliora avec Étienne et Berthold, mais elle disparut dès que les types s'immobilisèrent comme sur les deniers de Berthold en association avec Othon II ou Henri II.

Pour Metz sous Adalbéron II (984-1005), comme à Verdun sous Raimbert (1025-1038) et Richard (1039-1046), le type est celui de la tête de profil à droite ou à gauche à l'avert et de la croix au revers. C'est aussi vrai pour les deniers du duc Gérard I^{er} avoué de Saint-Dié qui montrent à l'avert une tête à la gravure dégénérée tournée à gauche et au revers un temple surmonté d'une croix.

Le déclin de la monnaie tuloise (1160-1301)

Durant environ un siècle et demi, la monnaie de Toul connut un très sensible affaiblissement.

Caractéristiques techniques

Au cours du long épiscopat de Pierre de Brixey (1168-1191), la monnaie subit une importante

mutation. Le denier qui pesait jusque-là environ 1,1 g pour un diamètre de 2 cm et un flan « mince » tomba à 0,6 g avec un diamètre de 1,5 cm et un flan plus épais.

Ce denier comporta systématiquement une sorte de « trottoir » perpendiculaire au flan et produit par le fluage du métal au moment de la frappe. Ce listel est dû à la différence de diamètre entre l'empreinte du coin fixe et celle du coin mobile de l'ordre de 0,2 cm. Cette technique permet d'interdire aux fraudeurs le rognage de la pièce pour récupérer quelques milligrammes d'argent. Cette transformation s'observa dans tous les ateliers lorrains de l'époque.

Pierre de Brixey obtint de l'empereur Frédéric I^{er} Barberousse l'autorisation d'ouvrir un nouvel atelier monétaire à Liverdun dans la ville haute en même temps que d'édifier un château et une enceinte urbaine.

À Metz, la transformation de la monnaie s'accomplit sous Thierry III (1164-1171). À Verdun, elle fut plus précoce et intervint sous Thierry le Grand (1047-1089). Ses successeurs, de Richer à Adalbéron de Chiny c'est-à-dire de 1089 à 1156, continuèrent à émettre des deniers de 1,6 cm pour 0,7 g et des oboles de 1 cm pour 0,35 g.

Le monnayage ducal n'apparut de façon significative qu'avec Mathieu I^{er} et sa femme Berthe de Souabe, sœur de Frédéric Barberousse. Sous la régence de celle-ci (1176), le denier de 2 cm vit son diamètre se réduire tandis que les oboles n'apparurent qu'avec Mathieu II (1220-1251).

Les monnaies des abbesses de Remiremont connurent une évolution similaire à la fin du 12^e siècle avec de petits deniers de 1,5 cm de diamètre pour un poids de 0,7 g. À l'avert figurait le buste de Saint-Pierre de profil à droite tenant les clés du paradis devant lui et, au revers, une croix pattée cantonnée de deux lys et de deux roses.

Caractéristiques épigraphiques

Après Pierre de Brixey (mort en 1191), les légendes étaient généralement écrites en caractères romains. L'avert portait toujours la titulature de l'évêque. Sur le revers se lisaient

diverses formes du nom de Toul : TVLLVM, TVLLVS, TVLLV, TVLLIS. Dans la dernière décennie du 13^e siècle, Toul était écrit en caractères gothiques. Les espèces frappées à Liverdun portaient le nom de l'évêque à l'avvers et l'abréviation LIBDUN au revers. À la fin du 13^e siècle, le monnayage anonyme domina souvent comme sous Conrad Probus (1279-1295), traduisant les difficultés auxquelles se heurtait l'émetteur. Il dut affronter la forte hausse du prix du métal argent et les revendications politiques des bourgeois. L'avvers des pièces présentait un buste sans légende tandis que le revers portait simplement le nom de Toul.

Caractéristiques iconographiques

Pour les monnaies de Liverdun, l'avvers présentait une porte fortifiée symbole de l'enceinte récemment construite. Le revers montrait un poisson, un bar ou un saumon, symbole de la Moselle nourricière. Le type général devint celui qui représentait l'évêque mitré en buste souvent à gauche, tenant sa crosse devant lui de la main gauche et bénissant de la droite. Le revers présentait tantôt la cathédrale de Toul, de face avec un portail à trois arches et ses deux grandes tours symétriques, tantôt une main tenant une crosse (comme le montrent les deniers de Pierre de Brixey). Ce type disparut sous Gilles de Sorcy (mort en 1271).

Avec Conrad Probus se répandit un nouveau type avec buste simplifié, mitré, tourné à droite ou à gauche à l'avvers et une petite croix pattée au revers.

Le rayonnement de la monnaie

Un rayonnement en déclin

Après 1191, les frappes monétaires baissèrent de volume au vu du nombre des exemplaires conservés qui ont pu être recensés dans notre corpus. Un seul denier d'Eudes de Vaudémont (1191-1196) est connu. Mathieu de Bitchelorraine n'émit que de rares deniers au buste et à la cathédrale. Le monnayage de Renaud de Senlis (1210-1217) fut tout aussi indigent. Avec Eudes de Sorcy (1219-1228), la situation

s'améliora, mais l'emploi de la monnaie resta circonscrit à la cité et à sa proche périphérie. Sous Conrad Probus, on note une présence plus importante de petits deniers anonymes au buste et à la croix. Tout porte à croire que le monnayage anonyme fut l'œuvre des bourgeois pendant les périodes d'absence forcées de l'évêque.

Comparaison avec les monnaies voisines

Au cours du 13^e siècle, la monnaie touloise était voisine de celle de Metz en termes de poids comme de type. Jean de Sierck (1296-1305) fut le premier à émettre des imitations de pièces ducales, en particulier pour le denier à l'écu de Sierck et à la croix pattée à quatre brins (comme le montrent les deniers de Jean de Sierck).

Disparition du monnayage toulais au 14^e siècle

Le déclin amorcé au cours de la période précédente s'accéléra, qui mena à la disparition de la monnaie touloise. La cité n'échappa pas à la crise qui frappa le nord de l'Europe avec la crise frumentaire de 1315-1316 et s'aggrava avec le conflit franco-anglais et les grandes épidémies.

Caractéristiques matérielles

Caractéristiques techniques

La croissance des échanges commerciaux en valeur et en volume nécessitait des monnaies en grande quantité et de forte valeur. La réapparition de la monnaie d'or en Italie et en France dans la seconde moitié du 13^e siècle se situe dans ce contexte, mais jamais Toul ne fut en mesure de battre ce type de monnaie même si l'évêque en caressa l'idée comme le laisse penser une convention passée par Amédée de Genève (1321-1330) et son maître de la monnaie.

Une seconde solution fut la création du gros d'argent valant 12 deniers. Le roi de France créa ainsi le gros tournois, vite imité par d'autres royaumes et principautés, et le roi d'Angleterre créa le gros esterlin. La forte

hausse des prix de l'argent comme de l'or aggrava la crise monétaire. Toul n'y échappa pas et se contenta de copier ces monnaies réputées tout en n'émettant que des deniers et oboles. Vers 1320, le duc de Lorraine abandonna le système toulais et adopta le système tournois comme étalon et comme système de compte. Ce retournement de situation se voit aussi quand Jean d'Arzillières (1310-1320) fit imiter les monnaies ducales, en particulier le double denier spadin au chevalier armé des ducs Ferri III, Thibaut II et Ferri IV (comme le montre le gros de Jean d'Arzillières). Il fit de même avec le penny d'esterlin de Brabant. Ses successeurs continuèrent à émettre des gros. Les poids et alois de ces frappes étaient en général légèrement inférieurs à ceux des espèces imitées afin d'émettre à moindre coût une monnaie de valeur libératoire égale à celle de la monnaie imitée.

Caractères épigraphiques

Les légendes étaient des copies trompeuses des monnaies imitées. Le cas extrême fut celui des esterlins de Thomas de Bourlémont (1330-1353) où les légendes reproduisirent le nom du roi anglais Édouard à l'avvers et le nom des ateliers de Londres et de Canterbury au revers (comme le montre l'esterlin de Thomas de Bourlémont).

Caractères iconographiques

Les caractères qui faisaient l'identité des monnaies de Toul disparurent au profit de ceux des monnaies imitées. Toutefois, Pierre de la Barrière émit des gros avec ses armoiries. Leur poids plus faible et leur moindre titre en faisaient des monnaies médiocres qui risquaient de tromper l'utilisateur. Elles constituaient une concurrence et provoquaient la fuite de la bonne monnaie, ce qui poussa les États dont les monnaies se trouvaient menacées à répondre par des décrets et des interdictions de circuler, en particulier dans le royaume de France.

De nouveaux ateliers toulais

Face à ces difficultés, l'évêque fut conduit à engager et à affermer l'atelier de Toul aux

bourgeois qui purent frapper de petits deniers anonymes voire des esterlins, mais aussi des deniers au type épiscopal, mais anonymes. Il chercha alors à battre monnaie hors de la cité dans des lieux qu'il contrôlait, comme à Liverdun, mais aussi à Blénod-lès-Toul pour des esterlins brabançons et peut-être à Brixey-aux-Chanoines pour de petits deniers à l'évêque en pied de face.

Rayonnement

Il est impossible de parler de rayonnement pour ce monnayage dont les espèces étaient rares et fort médiocres et la présence dans les trouvailles, peu significative. Leur circulation ne dépassait pas la sphère régionale et ne devait concerner que des échanges locaux de faible valeur. Une exception cependant concerne les esterlins de Thomas de Bourlémont retrouvés en Angleterre qui s'étaient probablement mélangés en nombre restreint dans la masse des esterlins d'imitation circulant largement aux Pays-Bas et en Angleterre.

Le souvenir d'un monnayage toulais

Les travaux anciens de Caignart de Saulcy et plus récemment ceux de Dominique Flon ne révèlent l'existence d'aucune monnaie toulaise après l'épiscopat de Pierre de la Barrière (1361-1363) même si en théorie rien n'interdit d'espérer en retrouver. Des douze évêques qui se succédèrent sur la cathèdre de saint Étienne jusqu'en 1552, on ne connaît que des jetons pour certains d'entre eux. C'est le cas de Hugues des Hazards (1506-1517), de Jean de Lorraine (1517-1543) ou de Toussaint d'Hocédy (1543-1565).

À Verdun, l'atelier qui avait fermé en 1131 fut réouvert par Henri d'Apremont (1312-1350) avec un fonctionnement intermittent ne frappant que des imitations de monnaies françaises et anglo-flamandes. Il cessa toute activité après 1500. Si l'évêque Erric de Lorraine (1593-1610) reprit la frappe à Dieulouard, ce fut pour protéger ses droits monétaires face aux pressions françaises.

Metz résista beaucoup mieux et la frappe émanant de la cité comme de l'évêque se poursuivit avec des pièces de qualité. Après l'annexion de 1552, les rois de France maintinrent ce privilège jusqu'à Louis XIV, qui imposa le monopole royal dans l'atelier de la ville.

À Toul, la disparition du monnayage fut l'épilogue d'un déclin amorcé à la fin du 12^e siècle. Il ne résista pas à la conjugaison de plusieurs facteurs, dont la hausse du prix de l'argent métal, l'absence d'une activité commerciale d'échelle européenne, l'absence d'un environnement économique actif et l'absence d'un pouvoir politique respecté appuyé sur des ressources financières importantes. Il se trouva concurrencé par les monnayages ducal, messin et royal qui bénéficiaient des atouts nécessaires pour s'imposer et durer.

Ainsi, l'histoire monétaire fournit un bon éclairage sur l'évolution des principautés en Lorraine après la disparition des royaumes carolingiens.